

La psychanalyse : chercher, inventer, réinventer

Ont collaboré à cet ouvrage :

Sophie Auillé
Jacques Aubert
François Balmès
Anne-Marie Braud
Christian Centner
Élise Champon
Jacques Le Brun
Brigitte Lemérer
Claude Lemérer
Michel Plon
Solal Rabinovitch
Françoise Samson
Marie-Laure Susini
Annie Tardits

Sous la direction de Jean François

La psychanalyse : chercher, inventer, réinventer

Scripta *exercices*

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' in a grey circle, followed by the word 'éditions' in a small, vertical font, and the word 'érès' in a larger, bold, lowercase font.

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Publié avec le concours du Centre national du livre

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2648-4
Première édition © Éditions érès 2004
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Présentation	
<i>Jean François</i>	7
À propos de la pulsion de savoir en 1915	
<i>Élise Champon</i>	11
Freud, Ferenczi : une recherche, deux styles	
<i>Françoise Samson</i>	17
Reik lecteur de Malher, tours et détours d'une recherche	
<i>Annie Tardits</i>	27
<i>Imago</i> , un laboratoire pour la science des religions	
<i>Jacques Le Brun</i>	39
Quelle recherche pour une pratique de bavardage ?	
<i>François Balmès</i>	51
Un antécédent de Lacan : le surréalisme	
<i>Claude Lemérier</i>	71
Une place introuvable	
<i>Michel Plon</i>	79
Le frayage et le cheminement	
<i>Christian Centner</i>	97

L'invention du borroméen <i>Jean François</i>	115
L'invention de la vraie épiphanie <i>Jacques Aubert</i>	123
Apprendre à inventer ? <i>Sophie Aouillé</i>	139
Vérifier un désir inédit <i>Marie-Laure Susini</i>	145
Réinventer, l'insu-que-sait de la passe <i>Anne-Marie Braud</i>	159
Négligences <i>Brigitte Lemérier</i>	173
Le chercheur <i>Solal Rabinovitch</i>	185
Glossaire des principaux termes allemands	189
Index thématique	191

Jean François

Présentation

« Je tiens à ce qu'on ne fabrique pas des théories,
elles doivent vous *tomber dessus*
dans la maison comme des invités inattendus,
alors qu'on est occupé à des *recherches de détail* ?¹ »

La psychanalyse aurait-elle atteint ses limites grâce à une formalisation qui fonderait son exercice et sa transmission ? Freud assignait à chaque cure deux tâches conjointes, soigner et chercher ; Lacan a ajouté que chaque psychanalyste est forcé de réinventer la psychanalyse.

Poser l'inconscient met en œuvre dans la cure, avec l'association libre et l'attention flottante, une méthode singulière d'investigation qui oriente la recherche et fraie les voies de l'invention signifiante du sujet dans sa rencontre avec le réel. Poser l'inconscient nécessite que l'analyste, en se faisant cause du désir de l'analysant, donne une chance au sujet de chercher et d'inventer. Poser l'inconscient détermine un insu irréductible au cœur du savoir : inventer et réinventer deviennent dès lors passage obligé pour le désir de l'analyste et pour son acte.

1. Sigmund Freud, Sándor Ferenczi, *Correspondance*, 1914-1919, t. II, Paris, Calmann-Lévy, 1996, Lettre de Freud du 31 juillet 1915, p. 86.

Chercher, inventer, réinventer ne sont pas propres au champ psychanalytique, mais paradoxalement, alors que ces thèmes sont primordiaux chez Freud et chez Lacan, ils ont été peu reconnus, peu construits et peu développés dans la littérature analytique. Les contributions rassemblées dans ce volume questionnent leur pertinence et leur actualité ; des psychanalystes et des chercheurs interrogent comment, aujourd'hui comme hier, la pratique de la cure et la construction théorique en psychanalyse imposent une méthode, une position subjective, un style de recherche et d'invention qui spécifient, au regard d'autres disciplines, la praxis analytique de la théorie.

Il s'agit là des prolongements d'un colloque de l'École de psychanalyse Sigmund Freud (EPSF) tenu sous ce titre les 16 et 17 mars 2002 à Paris, au grand amphithéâtre de l'hôpital Sainte-Anne ; nous avons voulu donner suite, « une suite convenable », par l'écrit, à un événement de parole et à ses effets. Point d'actes de colloque donc, mais une réécriture de travaux réalisés sur ces thèmes avant, pendant et après ce colloque, soit aussi une certaine manière de proposer un travail d'école.

Chercher, la recherche – *forschen, die Forschung* – sont des notions familières à Freud et récurrentes dans son œuvre ; dans les textes de 1925, *Selbstdarstellung*, et 1926, *La question de l'analyse profane*, Freud situe la permanence et le destin de son « intérêt » pour la recherche scientifique, présente l'analyse comme domaine de recherche psychologique, et désigne les deux tâches conjointes de la psychanalyse, soigner et chercher – *heilen und forschen*² – en subordonnant la visée et l'efficacité thérapeutiques à la poursuite d'une « perspective de gain scientifique ».

Certaines élaborations freudiennes permettent de cerner cette dimension de recherche : ainsi les pulsions partielles sont, dit Freud, mises au service de ce qu'il nomme tantôt pulsion de savoir, tantôt pulsion de recherche, tantôt *Wissbegierde*, traduit par curiosité, avidité. L'impossible à savoir du sexuel est cause d'un pousse-à-chercher, d'un pousse-à-savoir. Lacan ne reprendra pas cette hypothèse d'une pulsion de savoir, dans les rapports du sujet à la vérité, mais parlera d'un

2. « Il y a eu en psychanalyse, dès le début, une étroite union de la cure et de la recherche, la connaissance amenait le succès, on ne pouvait pas traiter sans apprendre quelque chose de nouveau, on n'acquerrait aucun éclaircissement sans en éprouver l'action bienfaisante. Notre procédé analytique est le seul dans lequel cette précieuse conjonction est conservée. »

S. Freud, *La question de l'analyse profane*, « Postface », Paris, Gallimard, 1985, p. 151.

désir de savoir, distingué de l'amour transférentiel du savoir et de l'horreur de savoir révélée dans l'acte. *Chercher* peut aussi s'éclairer des concepts de répétition, perlaboration, construction, sans oublier le *phantasieren* – spéculer ? théoriser ? fantasmer ? – sans lequel il n'y a pas, pour Freud, d'avancée métapsychologique ; une avancée que, toujours, il originait et soumettait au contrôle du cas.

S'il y a ainsi une recherche freudienne appuyée sur penser, représenter, fantasmer, construire, avec Lacan, *chercher* peut être encadré par ces deux verbes majeurs, *trouver, inventer*. Lacan sera passé du célèbre « je ne cherche pas, je trouve » emprunté à Picasso, et de l'opposition de la recherche qui cherche à la science qui trouve, à ce réel où dans les derniers séminaires il déclare avoir cherché une démonstration du faire du discours analytique, et se résoudre, dès lors à une monstration.

Ce trajet de Lacan témoigne de l'exigence d'une position de recherche et d'invention dans les domaines clinique, théorique et institutionnel : conduite de la cure (la séance à durée variable, la fin de la cure), position de l'enseignement (la méthode et l'invention du séminaire), place et fonctionnement du collectif et des dispositifs instituants (l'école, le cartel, la procédure de la passe), poursuite d'une élaboration théorique à lire comme l'incessante recherche et invention d'écritures successives de la psychanalyse.

Lacan énonce et reconnaît comme son invention propre celle de l'objet cause du désir, cet objet dont il n'y a pas d'idée, mais qui s'écrit, l'objet a^3 ; un peu plus tard⁴, il parlera de l'invention du réel comme de sa réponse, symptomatique, à l'inconscient de Freud. Enfin, il affirmera ce forçage et cette nécessité, pour chaque psychanalyste, de réinventer la psychanalyse⁵.

Les contributions de ce volume resituent les démarches de recherche et d'invention au fondement et au cœur de la psychanalyse ; elles tentent de montrer en quoi elles demeurent l'objet et la condition de l'exercice de la psychanalyse, de sa transmission, et des formations du psychanalyste.

3. J. Lacan, séminaire inédit, *Les non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974.

4. J. Lacan, séminaire inédit, *Le sinthome*, séance du 13 avril 1976.

5. J. Lacan, 9^e Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission », *Lettres de l'EFP*, n° 15, vol. II, 1979, p. 219.

Élise Champon

À propos de la pulsion de savoir en 1915¹

En 1915, Freud ajoute aux *Trois essais sur la théorie sexuelle* publiés en 1905, dans la seconde partie consacrée à la sexualité infantile, une section intitulée « Les recherches sexuelles infantiles » où il écrit : « La pulsion de savoir ne peut être comptée au nombre des composantes pulsionnelles élémentaires ni subordonnée exclusivement à la sexualité. Son action correspond d'une part à un aspect sublimé de l'emprise, et, d'autre part, elle travaille avec l'énergie du plaisir scopique². »

Ce qui frappe dans ces deux phrases, c'est la complexité de leur contenu. La pulsion de savoir a une composante sexuelle, mais pas seulement. Elle travaille avec l'énergie du plaisir scopique (*Schaulust*), mais aussi avec l'emprise (*Bemächtigung*) sublimée, mais comment l'emprise peut-elle être sublimée puisque ce n'est pas une pulsion sexuelle ? Quels liens particuliers y aurait-il entre le scopique et l'emprise ? Elle se nomme pulsion de savoir (*Wissenstrieb*), mais plus haut Freud l'appelle aussi pulsion du chercheur (*Forschertrieb*). Savoir et

1. Réécriture d'une intervention faite pour le cardo de l'EPSF à l'hôpital Montperrin d'Aix-en-Provence, le 1^{er} décembre 2001. Une version est parue dans les *Carnets de l'EPSF*, n° 39, mars-avril 2002, p. 89-93.

2. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard 1987, p. 123.

recherche ne se confondent pourtant pas, mais seraient-ils étroitement liés, l'un se nourrissant de l'autre ?

Par quoi est-on poussé à chercher, poussé à savoir ?

En 1909, dès les premières pages du petit Hans, « dévoré de curiosité », Freud écrit : « La curiosité sexuelle de notre Hans ne souffre certes aucun doute ; mais elle fait de lui un investigateur, elle le rend apte à de véritables connaissances abstraites », et quelques lignes plus loin : « La soif de connaissance semble inséparable de la curiosité sexuelle³. »

Cette curiosité sexuelle, c'est la *Wissbegierde*, que dans ses séminaires de 1965 à 1969, Lacan traduit par désir de savoir. Brigitte Lemérier relève : « Il me semble que, dans ces textes, le terme de *Wissenstrieb* (ou *Forschertrieb*) désigne ce que suscite le pousse au savoir; Freud l'utilise plutôt quand il fait une élaboration métapsychologique, et il préfère le terme de *Wissbegierde* pour ce qui résulte du nouage de la pulsion de savoir et de la pulsion sexuelle, en tant qu'il y situe l'implication du sujet⁴. »

La curiosité, sans qu'il soit encore, en 1905, question de recherche, Freud en situe l'origine dans le plaisir de regarder et de montrer (les parties génitales) et celui de la cruauté qu'il fait dériver de la pulsion d'emprise⁵. L'enfant, qui par le biais de la masturbation s'intéresse à ses parties génitales, déplace un jour « sans intervention extérieure » cet intérêt sur les parties génitales des autres. En plus d'utiliser le regard, il se livre parfois à des actes de cruauté que la compassion ne freine pas encore et qui révèlent l'intensité de son activité sexuelle, sur ses compagnons, ou sur des animaux.

Dans la note de la page 122 qui date de 1910, Freud mentionne que l'analyse du petit Hans lui a appris que déjà dans les premières années de maîtrise du langage, les enfants possèdent une symbolique et une représentation du sexuel par des objets non sexuels et sont capables de choix d'objet accompagnés d'affects violents. En 1915, il ajoute que c'est dans cette période de trois à cinq ans que se manifeste l'activité attribuée à la pulsion de savoir et que c'est l'irruption du sexuel dans la vie de l'enfant qui motive cette soif inextinguible de savoir, ce qui pousse à savoir, ce qui pousse à chercher.

3. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, Gallimard, p. 96.

4. Brigitte Lemérier, « Désir de savoir ? », *Essaim* n° 6, Toulouse, érès, 2000, p. 25.

5. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 119.

Être curieux, avoir cure, prendre soin, s'inquiéter de quelque chose, ce glissement de sens dans l'histoire du mot ne rend-il pas compte d'une notion de guérison qui pointe dans le rapport de l'enfant au savoir qui apaiserait la curiosité ? En effet, à quel moment l'enfant se met-il à construire des théories ? Quand une menace liée à son parcours œdipien pèse sur lui : menace de castration, ou menace d'être délogé par la naissance d'un autre enfant. Il est alors plongé dans le rappel d'une détresse ancienne (*Hilflosigkeit*) qui étaye sa douleur d'exister (*Lebensnot*), mot traduit encore par urgence de vie.

Dans son article *La métamorphose ou le réveil*, Françoise Samson reprend l'histoire de Gregor Samsa. Celui-ci se réveille un jour transformé en cloporte. Il reconnaît bien ce qui l'entoure, dont la photo d'une femme qui tend vers celui qui regarde un manchon de fourrure où son avant-bras disparaît complètement, ce qui renvoie Gregor à son angoisse de castration. Il n'a aucun secours à attendre. Alors, va-t-il dormir pour oublier ? C'est impossible à cause de la carapace qui l'empêche de se tourner sur le bon côté. Alors lui vient une douleur sourde, jamais ressentie : « Serait-ce dans la position de détresse où il se trouve la découverte de la douleur d'exister, *die Not des Lebens* ⁶ ? »

Cette douleur d'exister ou urgence de vie surgit à chaque rencontre avec l'Autre sexuel.

Comment l'enfant va-t-il surmonter l'épreuve ? Freud répond : il invente des théories en utilisant l'information perceptive que dans le même temps il élabore dans la solitude, méthodiquement.

D'après le dictionnaire *Le Robert*, une théorie, dans le domaine scientifique, est une construction intellectuelle méthodique et organisée, de caractère hypothétique (au moins en certaines de ses parties) et synthétique. Dans le langage courant, ce qui est « théorique » n'offre aucune certitude mais permet également d'avancer une construction.

Les pulsions, dit Freud, sont un mythe, une fiction préfère Lacan, qui permet de construire une théorie. L'enfant, comme Freud, réajuste sans cesse sa recherche sur le sexuel à partir d'observations et avec son savoir inconscient. Et en chemin, il construit des théories. Malgré la quantité d'informations sur la sexualité et l'enfantement dont les enfants d'aujourd'hui sont bombardés, on entend encore des théories sexuelles infantiles similaires à celles exposées par Freud. Ceci parce que ces théories sont fondées sur les pulsions partielles qui ne sont pas

6. Françoise Samson, « La métamorphose ou le réveil », *Essaim* n° 3, Toulouse, érès, 1999, p. 41.

encore rassemblées sous le primat du génital. Les théories sexuelles infantiles sont vouées à l'impasse avant la résolution de l'Œdipe, supposée, par l'effet de la castration phallique, apporter le renoncement au savoir sur la différence des sexes, et affranchir de l'autorité parentale quand l'objet d'amour n'est plus surestimé. Jusque-là, il s'agit d'un interdit de savoir, pas encore d'un impossible à savoir sur le sexuel.

La perception à contenu sexuel regarde l'enfant à l'endroit où il en est de sa constitution de sujet et le fait *réfléchir*.

« L'impression optique reste la voie par laquelle l'excitation libidinale est le plus souvent éveillée ⁷ », écrit Freud juste après avoir noté que la vue « dérive en dernière ligne, du toucher ». Ne caresse-t-on pas du regard l'objet convoité dont les attraits attisent l'excitation ?

Les attouchements et le contact de la peau avec l'objet sexuel procurent également du plaisir ⁸. Le nouveau-né est saisi dès les premières secondes par un ensemble de sensations physiques intérieures (respiratoires, digestives) et extérieures (de contact, thermiques, lumineuses, auditives) absolument nouvelles. C'est avec la répétition des soins qui lui sont apportés que, progressivement, son corps devenant source de plaisir, le monde se peuple d'objets qu'il identifie et qui dans le lien aux pulsions partielles se substituent les uns aux autres.

L'appareil d'emprise ⁹ (*Bemächtigungsapparat*) se constitue à partir du système musculaire et l'activité musculaire conduit à un plaisir « extraordinaire » dans lequel Freud reconnaît une des racines de la pulsion sadique ¹⁰. L'activité musculaire dont il s'agit pour la pulsion d'emprise vise à maîtriser l'objet et donne source à la cruauté dont le but n'est pas d'infliger la souffrance tant que le sexuel n'est pas en jeu : dans les deux premières éditions des *Trois essais*, on trouvait le terme *Grausamkeitstrieb*, pulsion de cruauté, liée à la pulsion scopique. Or la cruauté comme la douleur, quand elles deviennent composantes de la pulsion sexuelle, utilisent la peau comme zone érogène ¹¹. Cela fonctionne comme si un élément d'activité de la pulsion d'emprise s'était détaché d'elle pour se mettre au service de la pulsion sadique et pouvait alors être sublimé, pour s'emparer d'un savoir, par exemple.

7. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 66.

8. Guy Lérès, « *Bemächtigungstrieb*. Des souris et des hommes », *Essaim* n° 8, Toulouse, érès, 2001, p. 133.

9. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 71.

10. *Ibid.*, p. 136.

11. *Ibid.*, p. 85.

« [...] la pulsion de savoir donne souvent l'impression de pouvoir se substituer au sadisme dans le mécanisme de la névrose obsessionnelle. Elle n'est au fond qu'un rejeton sublimé, intellectualisé de la pulsion d'emprise¹². » Dans ce cas, Freud emploie le mot *Wissenstrieb*, ce qui laisserait penser que si le savoir (*Wissen*) provient de l'emprise, le chercher (*Forschung*) serait davantage lié au scopique.

Le plaisir, dans la sphère du scopique, est le résultat d'une excitation où la pulsion se satisfait d'un objet évanescent. Alors qu'avec l'emprise le plaisir est procuré par la maîtrise, voire la destruction de l'objet. La sublimation de l'emprise serait une tentative de capturer l'objet qui se dérobe. En faisant de la théorie par exemple.

Dans *Pulsions et destins des pulsions*, publié en 1915, Freud distingue deux groupes de pulsions originaires, « insécables », les pulsions du moi (d'autoconservation), et les pulsions sexuelles étayées sur les satisfactions corporelles et définies comme pulsions partielles tant qu'elles ne sont pas réunies au service de la génitalité. Il les différencie d'autres pulsions comme la pulsion de jeu, la pulsion de destruction, la pulsion grégaire, et « il pourrait arbitrairement y en avoir d'autres qui peuvent être disséquées jusqu'à retrouver des morceaux de pulsions originaires ». C'est le cas de la pulsion de savoir qui assemble la libido du plaisir scopique et la sublimation de la pulsion d'emprise.

La construction de ces deux groupes de pulsions originaires, dit Freud, pourra si nécessaire être remplacée par une autre sans que les résultats de la recherche en soient grandement modifiés. Il la remplacera de fait en 1920 en franchissant le pas théorique qui le mène à conceptualiser Éros et pulsion de mort, grâce à quoi il regroupe dans Éros les pulsions sexuelles, les pulsions d'autoconservation et la sublimation.

En 1915, sa définition de la pulsion de savoir annonce l'élaboration théorique à venir.

12. Freud, « La disposition à la névrose obsessionnelle », 1913, dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1981, p. 196.

Françoise Samson

Freud, Ferenczi :
une recherche, deux styles

Un inventeur, Freud, un disciple inventif, Ferenczi, un père fondateur, un fils terrible, une longue amitié, une correspondance fastueuse et une confuse séparation pour finir, avec entre les deux, la psychanalyse, « enfant de tous leurs soucis » : une recherche, donc, mais deux styles, deux destins aussi.

Dans le tombeau de Ferenczi, daté de mai 1933, Freud évoque un épisode de leur travail commun : « Le matin, avant que l'heure de ma conférence ne sonne, nous nous promenions ensemble devant le bâtiment de l'université, je l'invitais à me proposer le thème de ma conférence du jour, et il m'en faisait l'esquisse, qu'une demi-heure plus tard, je développais en improvisant. C'est ainsi qu'il participa à la création des "Cinq conférences". » Participation digne en effet du titre de « paladin », de « grand vizir secret » que Freud lui attribua dans la lettre du 13 décembre 1929. Et des promenades, ils en firent beaucoup de par le monde, pour le plaisir mais aussi pour la recherche, *die Forschung*, qui étymologiquement veut dire question posée à.

« [...] Votre article technique est de l'or pur analytique, que seul le praticien pourra pleinement apprécier. À certains endroits j'ai ressenti l'envie d'y ajouter une phrase qui prolonge ou qui conclut. [...] »¹

1. S. Freud, S. Ferenczi, *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, t. II, p. 367 (lettre 790 F).

Comment entendre ces phrases de Freud ? C'est presque une proposition d'écriture à quatre mains. Mais cette envie de Freud de prolonger ou de conclure le texte de Ferenczi ne fait-elle pas ressortir la différence de style. Aurait-il eu envie d'ajouter quelques remarques théoriques qui ne concerneraient pas le seul praticien ? Trouvait-il que le style de Ferenczi aurait gagné à être plus tranchant ?

Freud, il n'en faisait pas mystère, avait une préférence pour « la science » et la recherche théorique, la spéculation métapsychologique. Les lettres à Fliess, où Freud rend compte de l'avancée de l'*Esquisse* sont exemplaires à cet égard : « À ce travail j'ai ces dernières semaines consacré chaque minute libre, j'ai passé la nuit de onze heures à deux heures à imaginer, traduire, deviner [*Phantasieren, Übersetzen, Erraten*] et ne me suis arrêté que lorsque quelque part je tombais sur quelque chose d'absurde ou que j'étais vraiment et sérieusement si surmené que je ne trouvais plus en moi d'intérêt pour l'activité médicale quotidienne². » D'ailleurs quand on lit ce texte d'une densité et d'une complexité folles qui fera la trame de toute l'œuvre de Freud, on repasse par les phases de son avancée : tantôt hors d'haleine face à l'imminence de la découverte, tantôt si découragé par la trop grande difficulté qu'on ferme le livre de dépit, comme Freud mettait son texte dans un tiroir en se faisant croire qu'il ne s'intéressait pas du tout à tout cet alphabet³. Peut-être la réinvention de la psychanalyse, celle que nous autres avons à faire, passe-t-elle dans nos lectures aussi par cette alternance d'enthousiasme et d'envie de tout mettre à la poubelle.

« [...] Je n'ai jamais non plus joué au "docteur", ma curiosité infantile suivant apparemment d'autres voies. Dans mes années de jeunesse, le besoin de comprendre un peu les énigmes de ce monde et peut-être même de contribuer un peu à leur solution l'emporta⁴. » Il a magistralement contribué à résoudre certaines énigmes du monde mais il n'était pas animé de la *furor sanandi* comme l'était Ferenczi. À simple titre d'exemple, voici ce qu'il écrit à Ferenczi en 1930 : « [...] Il est fort possible qu'avec ces deux patients [il s'agit de John Rickman et William Blumenthal], voire avec tous, vous pratiquiez mieux l'ana-

2. S. Freud, *Lettres à W. Fliess*, lettre du 25 mai 1895.

3. *Ibidem*, lettre du 16 août 1895.

4. S. Freud, *Die Frage der Laienanalyse*, "Nachwort", Studienausgabe, Fischer Verlag, Ergänzungsband, p. 344-345. Voir *La question de l'analyse profane*, NRF, Paris, Gallimard, 1985, PostFace, p. 145-146.

lyse que moi, mais je n'ai rien contre. Je suis saturé de l'analyse en tant que thérapie, "fed up", et qui donc alors devrait le faire mieux que moi, sinon vous? ⁵ » Freud était poussé par le souci de faire progresser le savoir théorique, de mettre la psychanalyse, « l'enfant de tous ses soucis », à l'abri de tous les dévoiements de la théorie mais aussi de la pratique, Ferenczi était incité par les difficultés rencontrées avec certains patients et par les siennes propres à rechercher de nouvelles techniques analytiques et à s'interroger sur la position du psychanalyste dans la cure, position fondée sur « l'équation personnelle » (*persönliche Gleichung* ⁶) de celui-ci, « l'enfant de tous ses soucis » était en quelque sorte l'analysant, qu'il soit patient ou analyste ⁷. C'est dans cette différence d'accentuation, qui est en définitive une différence de style, que les deux hommes se sont rencontrés, ont travaillé ensemble et pris finalement des chemins à la fois opposés et complémentaires.

DEUX STYLES

Le style est tout aussi bien façon d'écrire que façon d'être et façon de faire. Leur correspondance, plus peut-être que les textes qu'ils ont publiés, révèle cette différence de style. Les lettres de Freud sont généralement brèves. L'écriture est incisive, dénudée de tout ce qui n'est pas nécessaire – y compris parfois des pronoms personnels, où se manifeste peut-être, le savoir de Freud quant au sujet de l'énonciation. Freud fait subir à la langue allemande, qui d'ailleurs s'y prête, des torsions rapides, soutenu en cela par sa pratique du *Witz* et du déchiffrement des rêves, il provoque des chutes d'une phrase à l'autre, prend ses distances et en profite pour mettre côte à côte de façon incongrue des éléments disparates. Et tout cela sans avoir l'air d'y toucher : d'où l'apparente fluidité et la trompeuse facilité de ce qu'il écrit, d'où aussi les innombrables effets d'interprétation.

5. S. Freud, S. Ferenczi, *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, t. III, p. 429 (lettre 1169 F).

6. S. Ferenczi, *Über den Lehrgang des Psychoanalytikers* (octobre 1928) *Schriften zur Psychoanalyse*, Conditio humana, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1972, t. I, p. 423. Voir dans *Psychanalyse IV, Œuvres complètes*, « Processus de formation de l'analyste », Paris, Payot, 1982, p. 240.

7. Dans son texte « Principe de relaxation et neocatharsis » (1930 [1929]) Ferenczi rapporte une conversation avec Anna Freud où elle lui a dit qu'il traitait ses patients comme elle les enfants dans les analyses avec des enfants.

Ferenczi, lui, fait de longues lettres aux phrases parfois interminables : ici, peu d'échancrures, de découpes, de surprises. C'est un style pour ainsi dire cousu de fil blanc : circonvolutions prudentes, explications, retours en arrière, justifications qui trahissent sa crainte de ne pas être tout à fait bien compris, sa peur de tromper l'Autre, son désir de le convaincre, sa soif de vérité absolue et de sincérité mutuelle. Mais dans ce qu'il écrit, s'entend aussi l'authenticité de son enthousiasme.

Deux styles différents, deux façons différentes donc de faire, dans et par la langue, avec cette frontière réel-symbolique, mais un seul but : la psychanalyse.

UNE RECHERCHE

Pour illustrer cette intrication-désintrication de la recherche des deux hommes, j'ai choisi, parmi tant d'autres, deux points qui les ont fort longtemps occupés : l'occulte et la technique active.

L'occulte

La question de l'occulte a préoccupé Freud depuis longtemps, puisqu'on en trouve déjà la trace dans l'*Esquisse* sous le terme *Gedankenlesen*, lire les pensées⁸. En 1909, au retour du voyage aux États-Unis que Freud entreprit avec Ferenczi et Jung, Freud et Ferenczi ont rendu visite à M^{me} Seidler, médium à Berlin. Ferenczi a fait des expériences avec cette diseuse de bonne aventure, une *Wahrsagerin*, mot à mot une diseuse de vrai, de vérité. Époustoufflé, il en rend compte à Freud à son retour à Budapest et fait l'hypothèse qu'il s'agit là de transmission de pensée, hypothèse fondée sur l'auto-analyse que fait Ferenczi après la visite à M^{me} Seidler. Remarquons qu'en allemand cela ne se dit pas transmission de pensée mais transfert de pensée, *Übertragung*. Ce premier rapport se termine ainsi : « [...] Pour finir, je veux vous assurer (bien qu'à juste titre vous accueillez de telles "assurances" avec scepticisme) que je ne suis pas en danger de succomber à l'occultisme à cause de cette expérience vécue, en fait encore très obscure. Quoi qu'il en soit, le cas a éveillé mon intérêt, mais je sais que ma tâche la plus

8. S. Freud, *Esquisse*, in Chapitre 1 de la troisième partie, « Tentative de présentation des processus psi normaux ».